Des sommets du Simien aux églises de Lalibela en passant par les stèles d'Axoum et les monastères du Tigré.
Un voyage en Ethiopie par Max, Alain et Clément
15 Novembre 9 décembre 2013

Nous avions préparé de longue date un voyage entre nous trois, Alain, Max et moi. Au départ, les récits de quelques collègues et amis sur le Yémen m'avaient fait rêver, mais lorsque, vers le mois de mai, j'avais commencé à regarder ce que proposaient les voyagistes, j'avais déchanté, car plus personne n'y allait compte tenu des conditions politiques.
Me voyant dépourvu, Marie Noëlle m'avait suggéré de regarder du coté de l'Ethiopie, et j'avais été séduit. La diversité de ce que l'on peut trouver dans cette région de l'Afrique et la richesse de sa culture sont uniques. On y rencontre aussi bien des déserts, que des plateaux d'altitude, des fosses profondes et des sommets à plus de 4000 mètres. On y parle une multitude de langues, mais c'est le seul pays d'Afrique à posséder sa propre écriture. Notre très ancienne ancêtre Lucy y est née, les tables de la loi reposeraient dans une chapelle de sa grande ville du nord, Axoum, la reine de Saba y a répandu ses richesses 1000 ans avant Jésus Christ, les saint syriens y ont créé une église orthodoxe indépendante et Arthur Rimbaud y a vécu marché, commercé.
Voici donc le pays où nous avons prévu de passer 24 jours. Dans ce temps, pourtant assez long, il était hors de question de parcourir tout le pays qui est très vaste. Notre choix s'est porté sur une boucle partant d'Adis Abeba, la capitale, empruntant la route historique, nous permettant de marcher 10 jours dans le Simien, puis de monter jusqu'à Axoum et redescendre en visitant les monastères du Tigré et de Lalibela.
Pour l'organisation, nous avons préparé notre itinéraire nous-mêmes, et nous nous sommes adressés à une agence préconisée par le Routard, dont le patron est Abel Seyoum. Il nous fournit le chauffeur et un 4X4 (qui se transformera en minibus un peu avant notre départ), du matériel de camping et toute la logistique du trek dans le Simien (tentes, mules, guide, cuisinier, ranger).

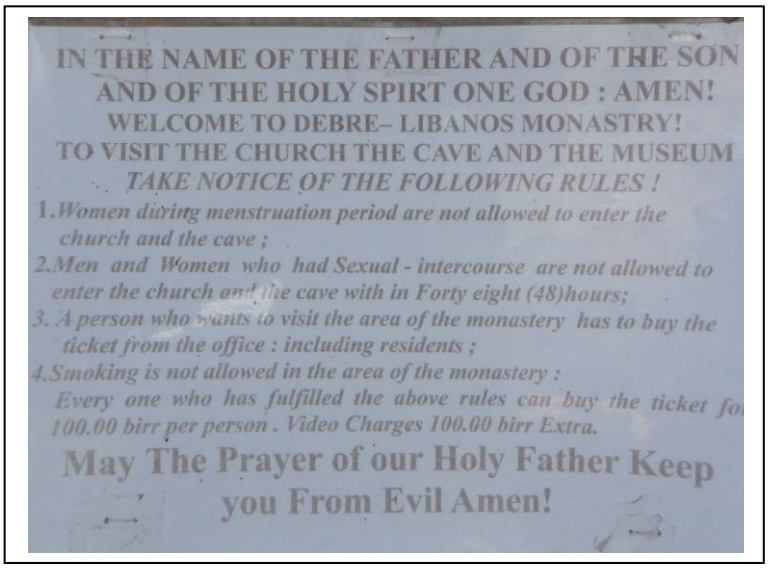
Vendredi 15 Novembre

Nous nous sommes donné rendez-vous à Roissy, qu'Alain atteint directement en TGV alors que Max a fait un changement gare de Lyon. Max est assez lourdement chargé car Abel Seyoum a demandé qu'on lui achète trois tentes à Décathlon, tentes qu'il nous rachètera et

dont nous espérons bien qu'elles feront partie de nos fournitures pour le Simien. Pour le moment, j'en ai une et Max en a deux, ce qui fait que ses sacs sont très très bondés.
Nous partons à l'heure pour un vol de 9 heures.

Samedi 16 Novembre

Le vol s'est bien passé, nous débarquons à 7h du matin. Addis Abeba est nuageuse, les routes et rues sont encombrées de vaches, d'ânes, de paysans se rendant aux marchés. La ville est déjà très animée, et les travaux du futur tram ne font qu'augmenter les embouteillages. Nous avons trouvé notre chauffeur, Tamerou, nous sommes passés à l'agence d'Abel Seyoum, petit bureau dans un immeuble récent de la ville, où nous sommes reçus par la sœur d'Abel. Nous y changeons de l'argent, nous réglons le solde du voyage, buvons notre premier café éthiopien, présenté à l'européenne, c'est-à-dire sans la cérémonie que nous apprendrons à apprécier plus tard.
Et nous voici en route pour notre première étape. Nous avions convenu un trajet avec Abel, mais dans notre esprit, ceci n'était qu'indicatif, et nous pourrions en dévier à notre guise. J'ai eu le tort de ne pas expliciter cette conception dans les échanges que j'ai eus avec Abel, car nous constaterons que Tamerou, qui a une feuille de routes des plus succinctes, prend à la lettre les étapes et ne voudra jamais en sortir.
Nous quittons les embouteillages par une grande route le long de laquelle s'étirent des villages aux petites maisons et cases en tôles ondulées.
Sur la route de Debré Markos, nous avions prévu d'aller aux gorges de Muger River indiquées dans le Lonely Planet, mais Tamerou ne connait pas la route et les éthiopiens interrogés ne sont pas tous d'accord sur le trajet, certains semblant prétendre que la route n'est pas faisable en voiture. En fait, nous ne pouvons qu'interpréter les gestes et les mimiques des villageois interrogés, et Tamerou ne possède aucune carte et il se dirige exclusivement en interrogeant les personnes rencontrées au hasard du chemin, qui peuvent être des commerçants, des paysans poussant leurs ânes ou des enfants jouant dans la rue … Dépaysement, ici, il n'y a ni GPS, ni carte Michelin, ni TOP 25 …


IN THE NAME OF THE FATHER AND OF THE SON
AND OF THE HOLY SPIRT ONE GOD : AMEN!
WELCOME TO DEBRE– LIBANOS MONASTRY!
TO VISIT THE CHURCH THE CAVE AND THE MUSEUM
TAKE NOTICE OF THE FOLLOWING RULES !
1. Women during menstruation period are not allowed to enter the church and the cave ;
2. Men and Women who had Sexual - intercourse are not allowed to enter the church and the cave with in Forty eight (48)hours;
3. A person who wants to visit the area of the monastery has to buy the ticket from the office : including residents ;
4. Smoking is not allowed in the area of the monastery :
Every one who has fulfilled the above rules can buy the ticket fo
100.00 birr per person . Video Charges 100.00 birr Extra.
May The Prayer of our Holy Father Keep you From Evil Amen!

La visite de l'église de Debré Lanos, un des sites de pèlerinage les plus fréquentés par les Ethiopiens, est décevante. Nous y constatons pour la première fois la rigueur morale et la misogynie malsaine de l'église éthiopienne. Au-delà, la route sinueuse traverse les plateaux et descend vers les gorges du Nil bleu. Nous arrivons à Debré Markos à la nuit. Notre hôtel est pratiquement vide, c'est un ancien établissement aux plafonds très élevés, de grandes tentures rouges aux fenêtres de la salle à manger donnent un air d'apparat désuet et suranné. Nous dégustons avec les mains notre premier repas local dont on nous dit qu'il s'appelle un kucho et qui est très épicé. Ce soir, l'Ethiopie perd au foot 1 à 2 contre le Nigéria.

Dimanche 17 Novembre

Nous nous sommes levés à 6 heures et demi. Nous allons d'une traite à Bahar Dir sur une route encombrée des mêmes ânes, chevaux et piétons qu'hier. En tant qu'européens, nous avons tendance à considérer que les routes sont réservées aux voitures et camions. Ici, la route est à tout le monde, on peut y stationner, y marcher, y aller avec son troupeau.

Pendant que nous roulons, Max et Alain surveillent la carte. A mi-parcours ils repèrent, entre Debré Markos d'où nous venons et Bahi-Dar où nous allons, sur la droite une route qui mène aux sources du Nil bleu, où nous avons prévu de coucher dans deux jours. Ils pensent à juste titre que nous devrions modifier notre programme, aller directement aux sources avant Tana. Ils me demandent de proposer à Tamerou cette modification, ce que je ne veux pas faire. Je suis en effet persuadé que Tamerou refusera car il a décidé de respecter le programme que lui a transmis Abel, parce qu'il ne fait aucune confiance dans nos cartes qu'il ne sait pas lire, parce que le gérant de l'hôtel de Debré Markos ne lui a pas indiqué notre route, et parce qu'il a décidé d'aller jusqu'à Bahi-Dar, où il demandera aux locaux selon son habitude la route pour les sources du Nil bleu. Enfin, je ne suis moi-même pas persuadé de ce qu'on peut lire sur nos cartes qui me semblent imprécises. La suite donnera raison à Max et Alain, car, de Bahi-Dar nous devrons bel et bien revenir sur nos pas et prendre la route exactement où Max et Alain l'avaient repérée, ce qui nous fera perdre plus de 4 heures …

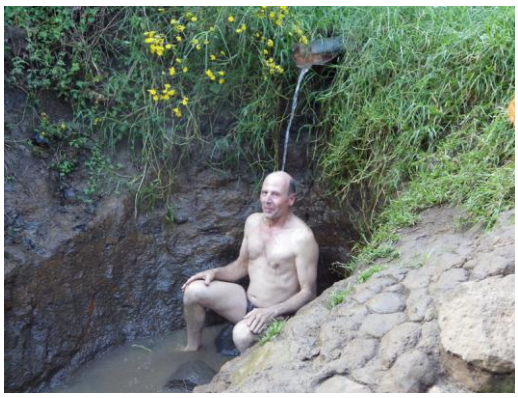
L'hôtel Ghion que nous avons choisi sur les conseils du petit futé et de Lonely Planet est au bord du lac, les chambres sont dans des bungalows très simples au milieu d'un très beau jardin dont les arbres sont peuplés par des oiseaux de grande taille noirs et blancs.

L'après-midi, nous visitons les monastères situés sur les iles du lac Tana. Une vive discussion s'instaure quand il s'agit de négocier le tour en bateau et son prix. Nous choisissons de voir trois îles, ce qui se révèlera très suffisant. La pauvreté du premier monastère est saisissante; et nous sommes brutalement plongés dans une réalité que nous n'avions pas pressentie. Les beautés touristiques de l'Ethiopie ne sont pas des monuments majestueux dont on admirerait l'architecture, ce sont des lieux chargés d'émotion de couleur et d'histoire que l'on visite et respecte à cause de ce qu'ils représentent pour les habitants de ce pays. Il s'agit donc plus de s'imprégner d'une ambiance, des sons, des odeurs et des couleurs, que de mesurer des prouesses constructives. Les musées des monastères sont des pauvres cabanes où des vitrines poussiéreuses et sans éclairage contiennent des croix en argent, des bibles sur cuir de chèvre, des encensoirs et des calices qui sont peut-être de véritables trésors mais ne peuvent être appréciés que par des spécialistes ou chineurs expérimentés. En fin d'après-midi, nous faisons la promenade du bord du lac. Les habitants de la ville, et en particulier les jeunes, viennent s'assoir sur des bancs disposés en estrade, ils sirotent une boisson, discutent, l'ambiance est bonne enfant. Une très jolie demoiselle me demande de payer pour les photos de la mer que j'ai prises, j'accepte en lui demandant l'autorisation de prendre une photo d'elle aussi.

Lundi 18 Novembre

Le petit déjeuner que nous prenons dans un kiosque du jardin est délicieux. Le petit bout de papier manuscrit que tient Tamerou comme seule et unique indication routière nous fait revenir au village de Tilinit, que Max et Alain avaient repéré hier comme étant le point de bifurcation pour atteindre Gish Abbay. Du reste, il y a une pancarte, certes à moitié effacée mais tout de même assez grande indiquant le chemin. Nous faisons des courses dans le village, et parcourrons le marché. Alain joue une partie de babyfoot avec des jeunes au bord de la route, et nous nous embarquons pour les 40 km de piste qui nous permettront d'atteindre les sources du Nil bleu. Nous avons prévu d'y camper, mais le lieu n'est pas du tout touristique et dès que nous descendons de la voiture, nous sommes entourés par une nuée de locaux et d'enfants, plus curieux que quémandeurs, mais entretenant tout de même une certaine pression et nous hésitons à camper. Tamerou nous propose plusieurs lieux pour installer nos tentes et il va chercher les autorités de façon à ce que notre campement se fasse dans les règles. On nous propose même qu'un gardien armé surveille nos tentes, mais c'est un service payant et nous renonçons au camping. Il est trop tard pour retourner à Bahi-Dar et Tamerou propose que nous cherchions un hôtel de campagne dans la ville de Gish Abbay, qui est à quelques centaines de mètres et dans laquelle nous ne sommes pas encore rentrés. C'est finalement une excellente idée, l'hôtel que nous trouvons est certes très rudimentaire, mais il nous permet de rester sur place. Nous nous promenons dans la ville et les vastes étendues herbeuses où serpente un ruisseau qui est le Nil. Un masse d'enfants nous entoure, Alain puis nous trois jouons avec eux, les tenons par la main, admirons leurs exploits sur leurs vélos de fortune, l'ambiance est revenue au beau fixe, cette étape sera finalement une des plus pittoresques et des plus authentiques de tout notre séjour. Nous avons pu échanger quelques mots avec un professeur de l'école supérieure de la ville : il y a 4800 élèves venant de tous les environs et 180 professeurs tous très mal payés …

Mardi 19 novembre



Nous avons bien dormi malgré le concert nocturne des chiens de la ville. Le matin, un petit tour de nous permet de voir les villageois au travail. Puis nous allons nous baigner dans les sources du nil … enfin, pour notre groupe, « nous » se dit « Alain ». Notre programme consiste à revenir à Bahir Dar, où nous avons déjà dormi, ce qui n'a pas beaucoup d'intérêt. Mais Tamerou refuse d'aller plus loin que Bahir Dar, il refuse de nous mener aux chutes du Nil,

et même que nous nous levions plus tôt demain matin. A mi-chemin, nous voyons un chantier de charbon de bois. Plusieurs meules produisent doucement, elles fument pendant que des hommes déchargent des camions de troncs sous l'œil expert d'une femme qui semble leur commander à tous. Nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur et essayons de profiter du restaurant à touristes dans lequel Tamerou nous fait déjeuner à midi.

Mercredi 20 novembre

Nous faisons route pour Gondar, qui fut la capitale de la région et reste une importante cité. Elle abrite la magnifique église Debré Birhan et le très vaste château de Fasilades que nous visitons avec un guide assez intéressant. Une asiatique se joint à nous pour profiter des explications, le guide l'accueille d'autant plus volontiers qu'elle est jeune et jolie et qu'il lui demande des adresses pour apprendre le chinois. Nous dinons dans un hôtel très très local, où on ne parle que l'amharique et où la seule question est le nombre de plats d'indjira que nous voulons prendre.
Nous dormons dans un hôtel apparemment calme, mais à partir de minuit, les festivités de Saint Michel dispensent leurs prières en boucle dans un style proche de celui des muézins.

Jeudi 21 novembre

Le matin, nous embarquons dans notre minibus celui qui est censé être l'organisateur de notre trek dans le Simien et qui n'en connaît pas l'itinéraire … de Gondar a Debark, il n'y a que deux heures de trajet. Debark est l'entrée du parc : ce que nous en voyons est essentiellement le bureau où attendent les guides, scouts et autres cuisiniers. L'équipe se forme sur place ; elle est constituée d'un guide, Fantabil, un cuisinier, un scout avec sa kalachnikov, il sera l'ami d'Alain, des aides, des muletiers et quatre mules. Nous marchons deux heures pour atteindre notre premier camp. Peu avant d'arriver, Fantabil me dit qu'il a oublié sa tente, ce qui n'est pas vrai, mais il espère profiter des nôtres et ainsi s'éviter le prix d'une location. Cela nous fait râler car nous avons apporté de France des tentes que nous avons vendues prix coutant a Abel, notre agent a Addis Abeba,. C'est Max qui en a porté deux sur trois, ce qui le rend assez furieux, on le comprend... bref, Fantabil partagera une tente avec le scout, je dormirai avec Alain et Max prendra nos sacs dans sa tente.

Vendredi 22 novembre +755, - 415, 6h16

C'est notre première véritable journée de trek. Il a plu hier soir, mais ce matin le ciel est dégagé. Nous marchons le long d'une faille très impressionnante, et le guide nous parle de la flore car beaucoup d'arbres sont utilisés par les locaux pour la construction, la fabrication de laines, les soins médicaux … sur le chemin, nous passons au pied d'une superbe cascade de 400m de haut, mais qui est malheureusement dans l'ombre ce qui rend les photos impossibles :.. nous en garderons le souvenir dans nos têtes … nous passons par un village peuplé uniquement de musulmans (l'Ethiopie est très majoritairement chrétienne orthodoxe).

Nous avons la cérémonie du café dans une maison qui est presque une hutte : toit de chaume, pièce unique, sol de terre battue. Le café est lavé trois fois, puis torréfié, c'est à dire brulé dans une grande coupelle avec un peu d'eau, puis pilé avec un pilon de fortune. On boit trois cafés, faits en ajoutant de l'eau à la même décoction, ce qui rend les breuvages de plus en plus doux. Au cours de notre voyage nous boirons pas mal de café, ce qui est normal puisque nous sommes au pays du café. Par contre leurs qualités seront très inégales. Celui d'aujourd'hui est excellent, ce sera même peut-être le meilleur de notre voyage ...lorsque nous arrivons au camp, de Geech, il commence, à pleuvoir. Malgré tout, nous montons sur une colline juste au-dessus du campement, d'où nous avons une vue magnifique sur la faille que nous dominons, avec une lumière du soir à la fois douce et puissante. Le guide nous a surveillés de loin et vient à notre rencontre lorsque nous revenons. Dans l'ensemble, il sera toujours très inquiet de nos déplacements et velléités d'autonomie : paranoïa, conscience de réels dangers, souvenirs des événements pas si lointains? Au cours du bout de chemin que nous faisons ensemble pour redescendre, Fantabil nous parle de son ami guide Barahi. Je comprends que c'est une des personnes avec lesquelles j'avais été en contact pour préparer le trek. Comme il avait pas mal travaillé pour nous et que nous n'avions pas retenu son offre, je lui avais envoyé 50€ de dédommagement, ce dont il se souvient très bien. Je suis content de savoir qu'il a reçu mon virement et qu'il est un ami de notre guide. Nous allons nous coucher à 20h, les éclairs brillent au loin et le tonnerre gronde ….

Samedi 23 novembre +815-810 7h

Le matin, il fait beau. Nous montons à Emet Go en suivant la falaise de cette grande cassure que nous longeons depuis deux jours. L'herbe jaune que nous foulons est la même que celle que les marocains appellent « herbe à chameau » et que Max connaît bien : non pas qu'il soit lui-même de la famille des camélidés, mais il a fait son service militaire au Maroc et il y est retourné plusieurs fois, et récemment en 4X4. Du sommet de l'Emet Go, nous voyons le mont Silkie que nous projetons de faire dans quelques de jours. Il est recouvert de neige ! Quelques arbres étranges se dressent dans cette savane, sorte de touffes au bout d'un plumeau sorti directement de terre. Les Ethiopiens se chauffent avec et s'en servent pour la construction des maisons. Nous traversons plusieurs groupes de baboon. Des enfants en haillon proposent leurs frondes et paniers en osier coloré. A 10h30 les premiers nuages arrivent, et quand nous déjeunons à midi, la brume est bien installée. La descente est assez raide, il fait froid dans ce brouillard humide, mais dès que le soleil perce, il faudrait être en t-shirt. A l'instant où nous arrivons au camp de Chenek, il pleut et un quart d'heure après, les tentes et le sol sont recouverts de grêle.

Dimanche 24 novembre-1400,+1000, 7h45

Nous partons à 7 heures sous le soleil, pour une journée qui sera longue. Nous commençons par monter au col de Bwahit, toujours en longeant la même falaise. Très rapidement nous trouvons du grésil, les flaques sont gelées, les roches sont glissantes mais nous progressons normalement. Le scout nous montre des ibex, puis nous avons la très grande chance de voir d'assez prêt un loup d'Ethiopie : il a la hauteur d'un grand chien, une allure de renard et un pelage fauve. Il ne reste que 70 animaux de cette espèce, et il est rare d'en voir, même ici, qui est son unique habitat. Puis loin, les ibex cohabitent avec les colonies de baboons, qu'ils regardent s'épouiller d'un air dédaigneux et indifférent. Au col un homme et son fils nous proposent dans le froid des bijoux, nous en achetons bien qu'ils soient très rustiques, plus pour avoir l'autorisation morale de faire des photos que pour les objets eux-mêmes. La descente sur Chiro Leba est pentue mais très belle. Les cultures en terrasse s'étalent sur le flanc de la montagne, les fouets des jeunes bergers claquent comme des coups de fusil et les meules de foin font des taches jaunes. Chiro Leba où nous déjeunons est une ville de taille moyenne. Les maisons ont des toits de tôle ondulée, les ânes et les mules encombrent l'unique rue principale. Nous déjeunons dans une sorte de petite cour qui fait comme une terrasse de café, sous le regard de nombreux enfants qui attendent que nous leur donnions une partie de notre repas, ce qui est évidemment impossible car ils sont trop nombreux. Nous avons encore beaucoup à descendre pour atteindre le gué où nous devons traverser une rivière assez importante et Fantabil nous presse car il craint que l'orage ne fasse monter les eaux et que la traversée devienne impossible. Du reste nous sommes doublés par des groupes de paysans avec leurs chargements et leurs bêtes qui courent, partageant visiblement les inquiétudes de notre guide. Après le gué, une grosse montée nous attend, mais il s'est mis à pleuvoir fort et nous devons changer de chemin car une rivière a coupé le chemin principal. Nous montons une colline pratiquement sans sentier, dans la boue glissante. Nous suivons un local qui marche sans difficulté pieds nus, alors que nous ne cessons de trébucher et de tomber malgré nos chaussures et bâtons de marche : nous avons l'air malin ! Les mules arrivent deux heures après nous à Ambiko, nous devons attendre sous un vague abri où il pleut et finalement les tentes sont montées sur un sol spongieux et détrempé, mi boue mi bouse. Les matelas sont trempés de même que toutes les affaires de Max. Ambiko est un petit village très pauvre, la pluie le rend encore plus triste et plus pauvre. Les enfants en haillon marchent pieds nus dans ce mélange de boue et de bouses qui tapissent les vagues rues.

Lundi 25 novembre+1400,-1400 9h

C’est la journée du Rash Dashen, sommet qui domine l’Ethiopie du haut de ses 4550 mètres. Max a un genou enflé et préfère se reposer. Nous partons à quatre heures du matin et progressons, à la frontale, bien sûr, dans un chemin parfois boueux et parfois encombré de gros blocs de cailloux. Cette marche est d’autant plus pénible que le guide a pris autoritairement la lampe d’Alain car la sienne n’a plus de pile. Ce sera un grief de plus à son encontre et le climat s’en ressent. Un peu plus loin, croyant prendre un raccourci il nous fait inutilement crapahuter en dehors du sentier, ce qui a plutôt tendance à rallonger le trajet. L’ardoise s’allonge … Passé 4000 mètres, j’accuse le coup et ralentis l’allure. Fantabil impose alors un arrêt en plein vent, et, lorsqu’Alain lui demande si on ne pourrait pas choisir un endroit abrité, il nous fait tout un sketch, mettant en avant le fait qu’il est guide depuis 8 ans et que si on sait mieux que lui, on n’a qu’à passer en avant, ce qu’Alain fera à un moment donné, mais j’anticipe ! Nous avons marché un bon moment sur une piste où peuvent passer des camions qui ravitaillent un village situé de l’autre côté du sommet. La piste a été construite parce que les habitants du village en question ont été des combattants exemplaires pendant la guerre civile des années 90 et qui a mis en place le régime actuel. Finalement nous quittons cette piste et marchons sur un plateau aride d’où émergent deux gros blocs, à peu près de la même hauteur et dont l’un est le Rash Dashen. Nous avons rejoint un groupe dont certains membres marchent plus vite que moi et d’autre moins. Alain part avec le groupe de tête, en avant de notre guide et de moi, mais lorsque ce groupe de tête s’arrête pour attendre les plus lents, Alain continue tout seul, pensant deviner lequel des deux monts est le Rash Dashen. Il se trompe, ce qui n’est pas étonnant car, vu d’ici, le faux semble plus haut que le vrai. Ce n’est pas grave, Fantabil sait assez bien siffler pour que notre ami l’entende et revienne sur le droit chemin. Les derniers mètres nécessitent de mettre les mains, mais il n’y a rien de bien difficile. Du sommet, il y a bien sûr une vue magnifique sur tout le massif, et en particulier sur l’Emet Go que nous avons fait il y a deux jours et sur le Silkie que nous avons prévu de faire, mais ce n’est pas sûr. Nous devons redescendre avant que la pluie arrive, et elle menace. Nous sommes de retour à Ambiko à 13h. Max n’a pas pu faire grand-chose, car dès que l’on sort du campement, une nuée d’enfant en haillon nous entoure, demandant nos noms, et réclamant des birrs. Mais lorsqu’on leur dit non, rien ne se passe, comme s’ils avaient tenté mais acceptaient notre refus et ils passent rapidement à autre chose. Il n’en reste pas moins que les relations avec les habitants sont tout de même compliquées, et avec les guides en particulier qui essaient un peu systématiquement d’obtenir qu’on les paie pour le moindre service rendu. Fantabil est un as dans ce registre, encore que sa méthode manque de délicatesse et aboutisse plutôt à l’effet inverse. Tous les jours, il nous parle de la dernière soirée que nous passerons ensemble, nous faisant bien comprendre qu’il faudra donner des pourboires à toute l’équipe. Cela peut donner l’impression que nous sommes des pigeons et que les guides essayent de nous rouler, mais nous sommes tout de même des touristes, infiniment plus riches que ceux qui nous accompagnent ici. La scène suivante est un exemple typique des malentendus que peut engendrer notre situation, compliquée par le fait que nous ne parlons pas du tout leur langue et que pratiquement aucun ne parle l’anglais. Nous demandons une cuvette pour nous laver dans une cabane en bois située dans notre campement. Un jeune homme que nous prenons pour un de nos muletiers se propose alors de remplir un réservoir situé dans la partie haute de la cabane et qui nous permettra de prendre une douche. Il nous demande pour cela de l’argent,

que nous lui refusons, car, l'ayant pris pour une personne de notre équipe, nous pensons qu'il est déjà payé. Mais lorsqu'il quitte bredouille et piteux le campement, nous comprenons qu'il est un habitant du village, qu'il nous a rendu un véritable service pour lequel personne ne lui a rien donné, et nous rattrapons notre bourde d'extrême justesse en allant le rechercher sur le chemin et lui donner 50 birrs (2€)

Mardi 26 novembre +955 -550 6h15

Nous quittons Ambiko par le chemin que nous aurions dû prendre il y a deux jours s'il n'avait pas été coupé par la pluie. En face, nous voyons bien le village de Chiro Leba où nous avions déjeuné. Nous franchissons la rivière Mesheba en même temps que le groupe de 19 anglophones que nous suivons depuis quelques jours. Après le gué, nous bifurquons en direction du nord et commençons une assez longue montée. Le chemin passe à flanc d'une montagne entièrement cultivée. Les parcelles de terre ne sont pas la propriété de ceux qui la cultivent, elles sont attribuées par le gouvernement, une par famille. Leur taille semble ne jamais dépasser 500 m^2. Les plus petites font 20 mètres de long et peut-être 10 de large ! Les paysans y travaillent avec femmes et enfants, tantôt ils coupent le foin, tantôt ils le battent, tantôt ils labourent avec des araires de bois tirées par des vaches ou des mules. Les cultures sont essentiellement celles du teff.

---

http://www.futura-sciences.com/magazines/nature/infos/dossiers/d/botanique-cereale-millet-sorgho-mil-1069/page/8/

Le teff, *Eragrostis tef*, est une espèce de millet à grains très petits, cultivée dans les montagnes d'Éthiopie, où sa production est très bonne.

Le teff est une plante qui tolère les sols lourds, mal drainés. Plusieurs parents sont des graminées fourragères appréciées dans les zones arides du monde. C'est l'ingrédient de base du pain en Éthiopie et en Érythrée, car cette céréale contient sa propre levure naturelle.

Le teff est très riche en fer, et contient également beaucoup de calcium. Il est considéré comme étant la plus ancienne céréale du monde. Ses petites fleurs en forme de cœur lui ont donné son nom, inspiré d'Éros, dieu grec de l'amour. Le teff est une céréale complète, dont on trouve différentes sortes : teff brun ;

- teff rouge ;
- teff ivoire.

Le teff brun est le plus riche en saveur, le teff rouge est quant à lui le plus rare.

Comme d'habitude, les enfants dévalent en courant et foncent sur nous, demandant des birrs, des t-shirt, une photo, des « pen » … Tout dans le paysage est magnifique, le chatoiement et le camaïeu de couleurs des parcelles cultivées, les falaises au loin du Silkie et du Rash

Dashen, les huttes rondes aux toits de paille, les cyprès alentour des points d'eau. Nous pique-niquons à un col situé au-dessus et à l'est d'Arquazeye. Le camp d'Arquazeye n'existe plus et plus personne ne s'y arrête à part nous. J'avais prévu cet arrêt en me fiant à des indications obtenues sur internet mais certainement trop anciennes. Abel Seyoum n'avait pas relevé ce détail lorsque je lui avais soumis mes prévisions … Nous sommes donc seuls, nos trois malheureuses tentes plantées au beau milieu d'un champ à quelques dizaines de mètres du village, et les enfants du village nous entourent rapidement car nous sommes un objet de curiosité et de convoitise. Ils étalent devant nous leur bimbeloterie et des bouteilles de coca qu'ils veulent nous vendre. Uve, le scout, les tient à distance, très gentiment car tout cela reste très bon enfant. Fantabil nous propose de faire un tour dans le village et nous apprécions d'avoir en même temps un guide qui nous accompagne dans les rues et un scout qui garde nos tentes… La maison dans laquelle nous sommes invités à prendre le café est tenue par deux femmes, dont la plus jeune a un enfant. Il semble qu'il n'y ait pas de père et Fantabil a avec la femme une discussion à ce sujet, dont nous ne comprenons pas tous les tenants et aboutissants. La cérémonie du café se déroule comme la première fois : le café est lavé trois fois, les tasses sont lavées 3 fois ; les 3 services s'appellent awwala, toula, bereka. Après cette cérémonie, nous visitons un appentis contenant le matériel pour l'indjira. Un sceau en plastique dans lequel la pâte fermente et un plat en terre ressemblant à un plat à tajine dans lequel elle cuit 2 mn couverte. Le feu sur laquelle elle cuit est alimentée par du crottin séché stocké dans la même pièce.

Mercredi 27 novembre +240 -340 3h25

C'est l'anniversaire d'Alain. Le matin les tentes sont gelées et il fait très froid. Alain monte au sommet de la crête, puis sur cette arête un peu plus loin, puis sur un pic puis…Il revient entouré par une nuée d'enfants dont il est devenu l'ami en 5 mn pour son bonheur et pour le sien. Cela nous fait prendre une demi-heure de retard. Ce n'est pas grave car nous avons opté aujourd'hui pour une petite boucle de 4 heures. Cette option a été prise au départ pour ménager le genou de Max mais cela m'arrange bien car j'ai mal au pied. De toute façon le guide Fantabil ne voulait pas monter au Silkie, il trouvait l'étape trop longue et il y craignait le froid. Notre camp de Sona est installé dans la cour d'école. Alain part faire un sommet assez éloigné. Nous faisons l'erreur de ne pas prévenir le guide, lequel passe l'après-midi à le chercher à la jumelle et m'engueule copieusement en me disant que si Alain se fait tuer (sic) la police viendra le chercher lui et le scout. Peut être fait-il un sketch pour augmenter son pourboire, peut-être avons-nous négligé que cette région a connu la guerre civile il n'y a pas si longtemps. Lorsqu'Alain revient, Fantabil essaie de lui soutirer de l'argent à cause de son escapade. Alain explose.

Jeudi 28 novembre +150,-1600,7h30

Nous avions lu dans les récits de voyage postés sur les forums que cette descente était difficile et glissante. Aussi, sommes-nous surpris de trouver, au début, un chemin muletier, certes raide, mais empierré. Au début … car au fur et à mesure que nous progressons, l'érosion des roches dépose un sable très fin et fort glissant au point que chacun d'entre nous tombe une fois ou deux. De la gorge dans laquelle nous descendons nous pouvons admirer en face les falaises que nous avons longées par leur sommet ces jours précédents. Une lumière bleutée baigne les plans enchevêtrés et adoucit la complexité de cette structure. Nous arrivons au bord d'une rivière où chacun fait sa petite lessive, mais c'est Alain qui se montre le plus zélé et aussi le plus efficace car il lave à peu près tous ses effets : chemise, sous-vêtements, chaussettes et pantalon. Le camp de Mekarebia où nous installons les tentes est situé dans une cour d'école, comme celui de Sona. Le village est proche, et les habitants viennent nous proposer des bijoux, des paniers, du coca-cola. Le soir nous préparons les pourboires en les accrochant à une petite tour Eiffel.

Vendredi 29 novembre. +615, -525, 7h50

C'est notre dernier jour de véritable marche. Il faut descendre dans une rivière, et nous pourrons à nouveau remonter. Nous avons en ligne de mire un gros bloc carré, comme un très gros morne, que nous devons contourner. Derrière lui, se situe Mulit, notre camp de ce soir. La montée n'est pas difficile, mais il fait très chaud et les arrêts à l'ombre de quelques arbres sont toujours les bienvenus. Depuis Sona, nous sommes sur le même trajet qu'un couple d'Israéliens que nous rencontrons fréquemment. Ils sont en Ethiopie pour deux mois et demi. Après le Siemen, ils iront au Dakanil et au Harar. Mulit est un tout petit village et nous sommes seuls avec le couple d'Israéliens. La cour dans laquelle nous plantons les tentes est un lieu privé, et le propriétaire veut faire payer l'emplacement au couple, qui refuse, arguant qu'ils ont tout payé au départ. Au sud le grand morne impressionne par sa stature trapue. Au nord; une myriade de collines et rochers conduisent le regard vers les plaines d'Axoum. Nous allons nous y promener le soir, Alain joue avec les enfants, jusqu'à l'épuisement (des enfants, Alain épuisé ça jamais tu ne le verras jamais). Ce soir, les cuisiniers, muletiers et toute notre équipe nous ont préparé une petite fête. Nous leurs donnons des cadeaux : 300 birrs par muletier, 400 pour le guide, 500 pour le cuisinier car nous avons très bien mangé, et c'est lui qui avait la responsabilité de la confection des repas et de l'approvisionnement initial[1]. Nous donnons 200

[1] Nous avions lu dans les forums que la nourriture était un problème, que beaucoup de gens avaient eu faim dans le trek du Siemen et qu'il était conseillé d'apporter de la nourriture complémentaire, ce que nous avions fait. Max s'en était très bien occupé, mais nous n'en avons pas eu besoin du tout. Un grand merci à Max cependant.

birrs au scout de même qu'aux aides cuisinier. Je donne mes bâtons de marche au guide et un goretex usagé au scout.

Samedi 30 novembre

Nous pensions que cette dernière petite étape de deux heures pour rejoindre Adi Arkay serait très facile, mais une fois de plus, le chemin est encombré de gros cailloux entre lesquels se forme un sable très glissant. A Adi Arkay, nous retrouvons avec plaisir Tamerou, qui est resté dans la région où il s'est fait copain avec un touriste que nous retrouverons à Axoum et Lalibela : un anglais qui skie dans les grandes stations des Alpes, prend des vols intérieurs en Ethiopie. Notre appréciation sur ce garçon, par ailleurs fort sympathique, diffèrera, je pense qu'il est fortuné, Alain n'en est pas sûr … Nous demandons à Tamerou d'embarquer gracieusement avec nous le couple d'Israéliens, ce qu'il accepte, escomptant tout de même un petit pourboire. Sa déception sera grande de ne pas en avoir. Je trouve ce comportement antipathique de la part des touristes. L'argent est toujours un problème dans ce pays très pauvre, mais si l'on aborde la question tranquillement, tout va bien.

La route est en construction sur 50 km, et nous voyageons dans un nuage de poussière. Au passage de la rivière Takane, qui part du Soudan et se jette dans le Nil bleu en aval de son confluent avec le Nil blanc, Alain ne peut résister à la tentation de se baigner dans ses eaux boueuses, sous le regard amusé des enfants.

Nous arrivons à Axoum en milieu d'après-midi. Ce samedi 30 novembre, c'est la fête de sainte Marie de Sion. La population de la ville triple à cette occasion, beaucoup d'hôtels sont pleins, les tarifs sont très majorés, et nous avons du mal à en trouver un à un tarif abordable. Après plusieurs tentatives, nous finissons par revenir au premier que nous avions visité, et dont le patron nous avait prédit que nous reviendrions chez lui ...

En ville, règne une ambiance de foire. Les marchands ont installé leurs échoppes le long du trottoir et ils y passent la nuit. Les pèlerins ont investi les jardins de l'église Sainte Marie de Sion, ils y mangent, y dorment à même le sol et prient avec ferveur. Nous décidons d'aller dîner au Aya Hôtel, lieu très chic qui domine la ville et où s'installent les cars de touristes, loin des bouges que notre trio fréquente. De retour dans la ville basse, nous rentrons dans un bar où nous nous laissons inviter par un groupe de marchands, jeunes hommes et jeunes femmes venus de la capitale pour vendre des habits, et nous passons avec eux un moment convivial.

Dimanche premier décembre

La fête a battu son plein toute la nuit, et lorsque nous tentons de commander un petit déjeuner à 7h30, les traits tirés des serveurs sont assez éloquents. Nous commençons par visiter le champ de stèles au nord de la ville. Ces grands mégalithes sont impressionnants même si celui volé par les Italiens en 1937 et restitué récemment est étayé par des câbles et poutres trop voyants. Au musée nous apprenons que le royaume axoumite a eu son apogée au quatrième siècle. A cette époque les commerçants de la région étendaient leurs activités du Nil aux Indes

sans oublier la vallée du Rhône d'où ils importaient le vin à la grande fierté d'Alain. A midi, nous dégustons un plat local, la fatah. Il s'agit d'un mélange de pain, d'omelette et de lait caillé. Dans l'après-midi, nous visitons la belle église Arbatu Entsessa, la pierre d'Ezana, où la même inscription est écrite en trois langues, le grec, le sabéen et le guèze, le tombeau de Khaleb, le palais de la reine de Sabah, ou plutôt le site de ce palais, car de l'édifice ne restent que quelques murets et des esplanades de pierre.

Lundi 2 décembre

Le matin, nous quittons sans regret notre hôtel, qui fut le plus cher mais aussi le plus sale de ceux que nous avons fréquentés jusqu'ici. Mais au moment de partir, on nous demande de payer nos chambres. Je l'ai fait la veille, mais en commettant l'imprudence de n'en demander aucune trace. De fait, j'ai payé un employé qui n'est pas présent ce matin, et rien ne nous dit que cet employé n'ait pas gardé la somme pour lui. De longues palabres commencent, entrecoupées de nombreux coups de téléphone, jusqu'à ce que celui qui prétend être le manager se présente et finisse par accepter nos arguments.

Nous faisons route vers les sites du Tigré et leurs monastères creusés dans les falaises. En chemin, nous visitons le site de Yeha, le plus ancien site sabéen datant de 800 ans avant JC. Effectivement, l'agencement des pierres est remarquable, mais les échafaudages empêchent d'apprécier le charme de l'édifice. Mais notre grande émotion de la journée est à venir. C'est le monastère de Debré Damo, situé sur un morne de 1000 mètres de long par 400 mètres de large. Il fut fondé par l'un des neufs saint syriens qui sont à l'origine de l'église d'Ethiopie, 200 moines y vivent encore. On y accède par une route défoncée, puis par des escaliers taillés dans de grandes pierres plates. On atteint alors le pied de la falaise de 15 mètres, qu'il faut escalader à l'aide d'une simple corde. Les locaux s'en contentent, mais on passe une sangle à la taille des touristes, et les moines postés en haut peuvent ainsi hisser leurs visiteurs étrangers. Bien entendu tous ces services sont payants. En plus de l'entrée officielle, il nous faut laisser un pourboire à ceux qui nous ont hissés, à celui qui nous a accompagné jusqu'au pied de la falaise, et auquel nous n'avons rien demandé. Mais la visite en vaut la peine car l'architecture en bois du monastère, sa simplicité, et son parfait état de conservation sont exceptionnels.

La dernière partie de notre trajet est longue. L'opération de change que nous faisons en route nous prend trois quart d'heure alors que nous sommes les seuls clients de la banque. Nous n'en finissons pas de remplir des papiers. Les routes que nous empruntons sont toutes en construction et les travaux nous imposent un rythme très lent. Nous arrivons tard à Hawsen, petite ville isolée où, nous sommes les seuls touristes, mais où habitent les Chinois qui font les routes de la région. Les entreprises élargissent la route qui traverse le village, si bien que beaucoup de maisons qui la bordent sont en cours de démolition ou au contraire en reconstruction. Le Lonely Planet nous signale dans les environs un des meilleurs restaurants d'Afrique. Nous y invitons Tamerou. Il s'agit d'un hôtel occupant un édifice tout neuf mais de facture traditionnelle, construit autour d'une cour carrée, havre de fraicheur. Des riches touristes le fréquentent, et ceux que nous y voyons sont concentrés sur leurs iPad et autres smartphones. Le repas très copieux est ultra traditionnel, avec sa soupe, ses pâtes au pesto et son poulet aux légumes. Rien d'Ethiopien dans tout cela, les serveuses n'ont pas le droit de

parler aux clients, Tamerou s'en plaint, et l'appréciation du Lonely Planet lui semble tout à fait usurpée. A nous aussi.

Mardi 3 décembre.

Le matin, nous prenons un petit déjeuner dans une arrière salle décorée de posters chinois. Mais la nourriture est typique, il s'agit d'un selsi : on nous présente dans une coupelle un mélange de tomates écrasées, d'œufs et d'épices, et dans une coupelle à part du lait caillé. Chacun fait son mélange et avale cette mixture très nourrissante. Notre visite matinale à l'église de campagne Georgis Mayakada est surtout l'occasion de photographier l'habitat local. Des bâtiments de pierre entourent une cour intérieure mais n'ont aucune fenêtre donnant sur l'extérieur. La couleur mordorée de la pierre s'allie à la douceur des toits de chaume éclairés par le soleil du matin. Dans la campagne, les bœufs piétinent les céréales pour séparer le grain de la paille. Nous sommes sur un plateau d'où émergent des massifs de quelques kilomètres bordés par des falaises vertigineuses. L'un de ces massifs est le Gheralda, où se trouvent les monastères de Maryam Korkor et Abune Yemata que nous visiterons tous deux. Aujourd'hui, c'est Maryam Korkor. Un sentier facile nous conduit dans une grande faille. Des roches noires, rapportées selon notre guide, y forment presque des marches. Puis nous abordons une zone de dalles légèrement inclinées. A ce niveau, des grottes taillées dans la pierre servent d'abri aux bergers. Ils ont creusé dans le sol des jeux d'awalé, dont le nom local est gebeta. Le sol de grès permet une bonne adhérence, et enfin nous marchons sur des vires. La dernière est au sommet d'une falaise verticale de 300 mètres qui donne accès à l'église de Daniel Korkor. Elle est petite mais ses peintures murales forment une belle unité, et on devine derrière un rideau un tabot, contenant les tables de la loi, ou une copie ou un morceau, nous n'arrivons pas bien à comprendre car les explications qu'on nous donne sont confuses[2]. A côté, l'église Sainte Maryam est plus grande avec 12 piliers pour les 12 apôtres et une vierge enceinte en peinture murale.

Le soir, nous mangeons des pâtes et du riz dans un restaurant plutôt moderne. Le service est assez long, et lorsque nous commandons 3 cafés, rien ne se passe. Pourtant, les serveurs sont présents, personne d'autre ne mange ou ne consomme dans la salle, le gérant attend inoccupé à la caisse. Alain répète la commande deux fois, et le garçon affiche un sourire difficile à interpréter : n'a-t-il pas compris, se moque-t-il de notre impatience, montre-t-il de la compassion pour notre agitation occidentale, est-ce un sourire de politesse ? Finalement une cafetière et trois tasses arrivent … de la rue

[2] Selon wikipedia, Tabot (ge'ez : ታቦት), se réfère à une réplique des tables de la Loi, sur laquelle les dix commandements de la Bible sont inscrits utilisé par l'Église éthiopienne orthodoxe. Tabot peut aussi être utilisé pour faire référence à une réplique de l'Arche d'alliance. D'après Edward Ullendorff, le mot tabot vient de tebuta (tebota) en araméen, qui lui-même vient de l'hébreu tebah

Mercredi 4 décembre

Nous partons pour l'église-crypte de Abune Yemata. Après 45 minutes de marche sur un sentier facile, nous commençons à grimper dans une faille. Puis le guide nous demande d'enlever nos chaussures et de monter pieds nus car à partir de maintenant les lieux sont saints. Il y a quelques pas d'escalade, avec d'assez grosses prises et sur une roche très adhérente, mais il y a du vide, la chute pourrait être mauvaise au début (5 ou 6 mètres) et fatale à la fin, et nous n'avons aucune assurance. L'église, construite par Abune Yemata est creusée au sommet de la falaise à pic d'un piton de 300 mètres de haut. La légende dit que lorsque le saint arriva, les villageois voulurent le chasser avec des gourdins et des lances. Le saint transforma ces armes en lions et léopards qui les mangèrent. Ensuite, pour montrer aux villageois qu'il n'était pas du parti du diable, il les ressuscita tous et les baptisa. Dix d'entre eux suivirent le saint au sommet de la montagne pour se consacrer à Dieu. Abune leur interdit de voir le visage ou d'entendre une voix de femme. La faille débouche sur une petite plateforme d'où l'on voit un trou creusé dans le rocher quelques mètres en dessous et servant de fond baptismaux : les bébés ne doivent pas avoir le vertige ! Il faut alors marcher 50 mètres sur un vire assez large (1m) mais très impressionnante car d'un côté il y a le mur vertical de la falaise montante, et de l'autre un à-pic de 200 mètres tout aussi vertical ! Les peintures de l'église sont magnifiques 13 apôtres, les saints syriens, Abraham et sa descendance, Jacob… Nous sommes évidemment les seuls et pouvons profiter pleinement de l'église, sa situation ses peintures, et du lieu unique. Nous descendons assez vite et sans difficulté. Nous reprenons la route et arrivons à Mekele, capitale du Tigré. Nous avons choisi un hôtel sur le guide, mais plutôt que d'essayer de le trouver en utilisant notre plan, Tamerou tourne dans la première rue, assez loin du centre, et demande à des enfants où se trouve l'hôtel qu'évidemment personne ne connaît dans cette partie éloignée. « Autant demander madame Durand à l'entrée du périphérique » ironise Alain. Néanmoins, nous sommes installés assez tôt pour faire un tour en ville. Il y a des bars, des restaurants, une poste où nous achetons des timbres. La moitié de la population est habillée à l'occidentale. Nous prenons un tchouk-tchouk conduit par un marathonien qui espère pouvoir un jour faire une ou des courses en France. Il fait l'admiration d'Alain lorsqu'il annonce sa performance sur le semi-marathon : 1h et 1 minute, ce qui est parait-il déjà très très bien. Cela lui permet de nous facturer la course pour au moins 5 fois son coût habituel, mais cela reste trois fois rien pour nous et nous sommes si contents de sa gentillesse, sa bonne humeur, sa jeunesse ! Le soir, nous mangeons dans un restaurant local mais assez chic : on nous sert des shekla tib, c'est de l'agneau grillé maintenu chaud dans un pot individuel sous lequel on met des braises.

Jeudi 5 décembre

Aujourd'hui, nous entamons la troisième partie de notre périple, la visite de la très célèbre ville de Lalibela et ses temples enterrés. Mais le trajet sera long et pour la première fois Tamerou demande à regarder notre carte qu'il compulse avec d'autre Ethiopiens au petit déjeuner. Jusqu'à Korem, la route asphaltée remonte une vallée assez verdoyante, avec du blé sur les terrasses et des conifères sur les flancs des montagnes. A Korem, nous longeons un lac au bord duquel pousse une sorte de mais aux épis rouges. Cette partie du trajet nous est reposante car les paysages sont moins rudes que les jours précédents. Puis nous quittons la

route principale pour nous enfoncer dans les montagnes. Nous avons l'impression de pénétrer dans une mer de sommets, où les massifs, les vallées et les plaines s'enchevêtrent à l'infini, dans la lumière bleutée de l'après-midi et le bruissement de toute une vie rustique, animaux, enfants et bergers. De nouvelles chaînes apparaissent dès que nous en laissons dernière nous, nous franchissons des rivières, les descentes à pic succèdent aux montées zigzagantes. Lorsque, à Sokota, Tamerou s'arrête dans deux stations d'essence, nous pensons qu'il cherche à faire le plein. Mais non, en fait, il demande son chemin, et nous finissons par embarquer un jeune adolescent avec lequel nous faisons demi-tour et revenons en arrière pendant une bonne demi-heure. Nous le laissons à un carrefour où il nous montre notre route et nous lui laissons un bon pourboire car le pauvre va devoir revenir à Sokota où nous supposons qu'il habite. La nouvelle piste que nous prenons est plus étroite. Est-ce la seule pour Lalibela ? Sur notre carte, il y a une route qui passe par Sokota alors que nous y avons fait demi-tour … Le chemin est encore très long et la nuit tombe, ce qui inquiète Tamerou. Une vieille femme marche seule dans un passage particulièrement reculé et désertique, elle nous fait pitié et nous la prenons dans la voiture. Elle revient de voir sa fille malade et nous lui évitons une bonne heure de marche. Nous arrivons très tard à Lalibela, après 12 heures de voiture. En fait, nous comprendrons plus tard que nous aurions dû essayer de dormir près de l'église Yimrehana Kirstos. Dans mon programme initial, j'avais prévu de le visiter en cours de route, mais Abel Seyoum nous avait dit que la route serait longue, que nous n'aurions pas le temps et que nous ferions mieux d'y revenir le deuxième jour passé à Lalibela. Cette option n'est pas plus raisonnable car elle nécessite de refaire 100 km de piste aller-retour, alors que nous apprendrons que nous aurions pu dormir près du monastère. Nous mesurons par-là, mais nous l'avions déjà constaté, que notre agent n'est pas très compétent. L'hôtel Ashetone où nous dormons est plutôt coquet, les sanitaires sont acceptables.

Vendredi 6 décembre

Nous avons décidé de visiter la ville seuls et commençons par une petite marche urbaine destinée à nous repérer, car notre arrivée tardive d'hier soir ne nous a pas permis de comprendre la topographie des lieux. Nous en profitons pour continuer à nous renseigner sur le meilleur trajet entre Lalibela et Sokota, un chauffeur de bus nous indique le chemin par lequel nous sommes arrivés hier, mais un guide nous dira cette après-midi qu'il faut passer par Bilbela. Nous quitterons ces lieux sans avoir éclairci ce mystère, ce qui n'a du reste aucune importance. Au gré de nos pérégrinations, nous trouvons un chemin emprunté par les locaux, qui serpente parmi les cases et nous conduit au groupe nord des églises. Nous y pénétrons sans guide, refusons les nombreuses offres qui nous sont faites, y compris par des francophones et découvrons les lieux en suivant nos livres. Le repérage est assez difficile, c'est une véritable gageure de trouver son chemin parmi les tranchées qui séparent le tombeau d'Adam du Golgotha et de l'église Maryam. En effet, les édifices ont été creusés dans la

roche, en partant du haut, en dégageant un bloc dont on faisait les décorations et piliers extérieurs, avant d'en faire les fenêtres par lesquelles on passait pour creuser l'intérieur. Je n'arrive pas à retrouver le Golgotha auquel le guide Olizane consacre une page entière et Alain se moque de mon acharnement à rechercher ce qui est décrit dans le livre. Les noms des lieux de cette ville, et même la disposition des bâtiments ont été choisis par les constructeurs en référence à Jérusalem, et par exemple, la rivière qui traverse la ville est baptisée Jourdain. Dans le dernier groupe d'églises nous filmons une cérémonie religieuse. Dans l'après-midi, Tamerou nous emmène voir l'église Ashetone qui est située à plusieurs kilomètres. Nous y arrivons par une piste de 10 km puis un sentier facile. Le spectacle des montagnes environnantes est une nouvelle fois sublime surtout dans la douceur du jour finissant. L'église elle-même serait belle sans l'échafaudage de protection qui la cache. Il faut dire que les roches de la région sont des grès tendres ; cela a permis de creuser facilement les églises mais en contrepartie l'érosion et les eaux de pluie les menace et on doit toutes les protéger par des toits. A l'intérieur le prêtre nous montre des pièces magnifiques, bible écrite en guèze, icônes, christ et apôtres. Nous terminons la visite en buvant une bière dans le réfectoire où une vingtaine de moines prennent leur indjira.

Samedi 7 décembre

Nous nous sommes aperçus que notre programme prévoit de retourner sur la route par laquelle nous sommes arrivés pour visiter la célèbre église Yimrehana Kirstos. Mais nous n'avons plus assez de carburant, notre véhicule fonctionne à l'essence et les pompes du coin ne délivrent que du diesel. De toutes façons nous sommes réticents à l'idée de refaire encore pas mal de voiture sur la mauvaise piste, et après quelques palabres nous abandonnons ce projet, non sans noter que le bon plan aurait été d'y dormir en route, ce que nous aurait conseillé Abdel Seyoum s'il avait été compétent. Nous allons visiter Beta Ghiorghis, l'église en forme de croix. Chemin faisant, nous sommes accostés par un petit garçon de 8 ans qui parle très bien anglais, ce qui est exceptionnel car le vocabulaire de tous ses camarades se limite aux traditionnels « what's your name » et « were are you from ». Ce jeune homme connaît toutes les capitales d'Europe, paris Prague Berlin Varsovie … A l'école, il est le premier de sa classe. Mais il y a 55 élèves et un livre pour 10 jeunes gens. Nous le trouvons tellement gentil que nous lui glissons 10 birrs (40 centimes d'euro) dans la main, ce que nous ne faisons jamais. Il s'éclipse, mais revient dix minutes après avec trois petites croix de bois qu'il accroche à notre poignet comme cadeau. Nous en sommes très émus et conservons précieusement ce signe d'amitié offert avec tellement de grâce et d'humanité. Saint Georges est étonnante et très belle, avec cette forme de croix sortie de la gangue, comme sculptée par un artiste géant, en réalité certainement des centaines d'ouvriers … Le groupe sud par lequel nous finissons ce matin est plus un habitat troglodyte transformé en église. L'architecture est de type militaire, nous allons d'un lieu à l'autre en suivant un labyrinthe de tunnels sur

lesquels s'ouvrent des salles obscures et des caves sommaires. Comme la visite de Yimrehana Kirstos est abandonnée, nous aurons une demi-journée de plus pour profiter de la ville. Mais il nous faut d'abord attendre une heure qu'on nous serve le café que nous avons commandé dans un bar. Notre demande est bien enregistrée, nous serons servis à un moment ou un autre, mais personne ne maitrise la durée. Tout se passe comme si boire un café incluait cette attente et que ce serait au contraire nous mal traiter que de nous servir immédiatement. Après tout, c'est une chance que nous avons de ne rien avoir à faire que de discuter entre nous en attendant qu'on nous serve ! Ils ne nous font pas attendre, ils nous offrent du temps ! Nous retournons visiter le groupe nord, ce que nous pouvons faire dans de bien meilleures conditions qu'hier car les cérémonies religieuses sont terminées et il y a beaucoup moins de monde. Nous pouvons enfin admirer les décorations de Beta Medali Alem, et le pilier de Beta Myriam où le saint esprit a écrit le passé et le futur des hommes, mais qui est ceint d'un drap que personne ne peut lever, car si quelqu'un le faisait, le temple et la ville s'effondreraient immédiatement. Et nous pouvons enfin admirer les statues en bas-relief du Golgotha que nous n'avons pas su trouver hier. Il faut dire que nous ne savions pas exactement ce que sont des bas-reliefs et pensions les trouver nécessairement près du sol, alors que ce sont tout simplement des statues de faible relief, dont on ne peut pas faire le tour[3].
Le soir, nous allons diner au restaurant Abeba, étrange bâtiment de béton très moderne construit au sommet d'une colline d'où sa clientèle occidentale peut admirer le coucher du soleil africain tout en « skypant » avec les amis car ce lieu est connecté mon cher ! La patronne américaine se vante d'employer des locaux et de détenir tous les labels et certificats de bonne conduite, commerce équitable, sauvegarde de la planète, de l'environnement et du climat.

Dimanche 8 décembre

C'est une journée de trajet car nous devons rejoindre Addis Abeba en deux jours. Nous faisons étape à Kombotcha, il n'y a rien de bien intéressant dans la journée, si ce n'est une anecdote amusante quand Tamerou, à un carrefour, repart visiblement plein nord, ce qui est à l'exact opposé de notre direction. Max le repère tout de suite, mais nous hésitons à le dire à Tamerou de peur qu'il le prenne mal, et puis il est sensé connaitre le trajet … Il réalise son erreur assez tardivement puis tout rentre dans l'ordre. Les hôtels de la ville sont pleins bien que situés dans une zone de pauvre maisons et de routes défoncées. Le Whinehouse nous accueille pour un tarif et un confort très modestes … Une petite marche vespérale nous permet de trouver le bar recommandé par le petit futé où l'on sert de très bons jus de fruits, mélanges épais mais délicieux de mangue, pamplemousse et avocat. Pour 10 birrs (40 centimes d'euros) un tchouk-tchouk nous ramène à l'hôtel où nous faisons un excellent repas : poissons en brochette, vin blanc et café pour 330 birrs à trois. (4€ par personne). Le soir nous discutons du pourboire de Tamerou et décidons de lui donner 100€ au total. C'est certainement beaucoup pour lui, mais pour nous cela représente 1 euro par jour et par personne, et nous ne le regretterons pas.

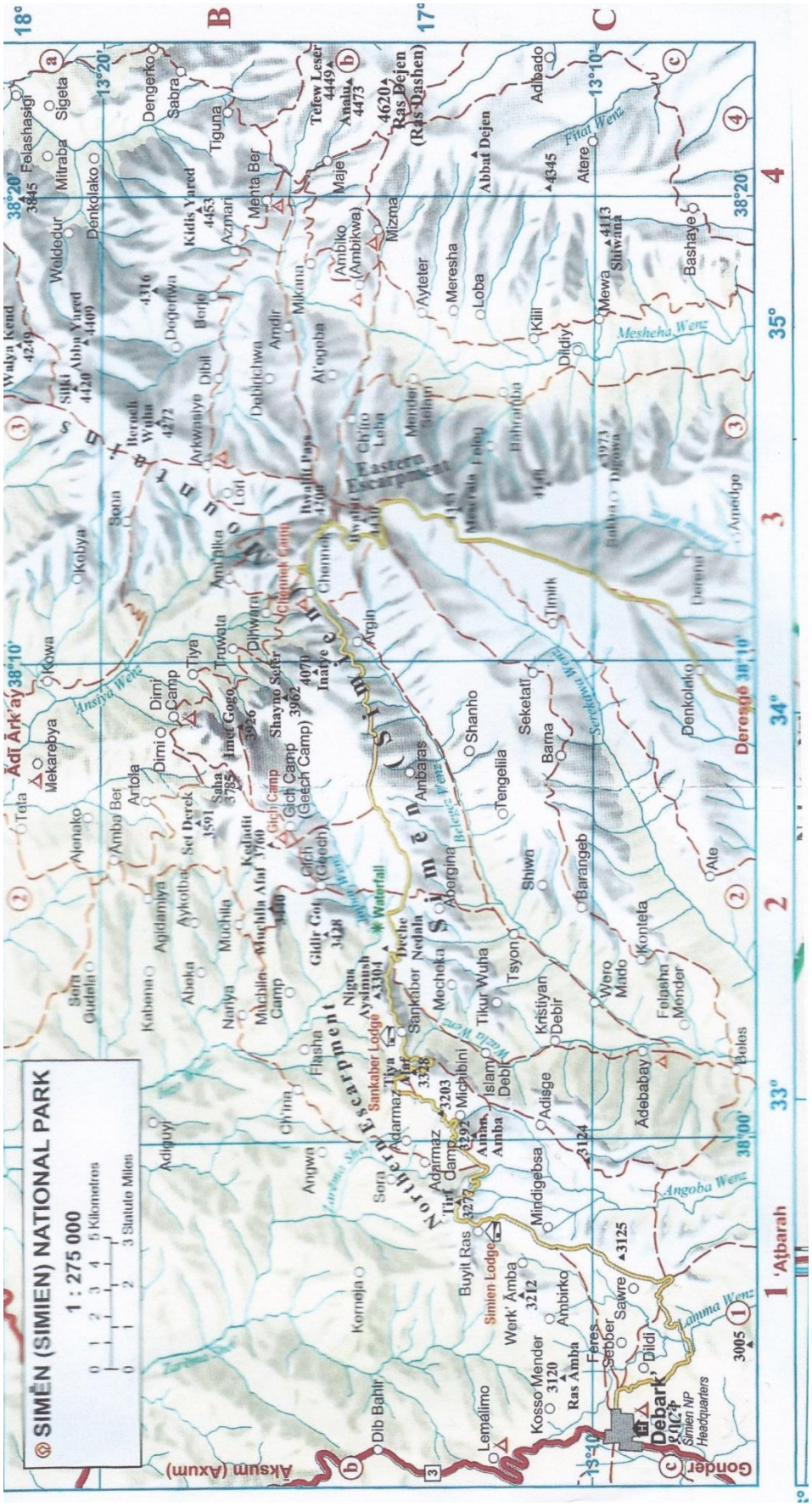
[3] Sa particularité est de ne présenter qu'un faible relief, le sujet représenté ne se détachant que faiblement du fond. Il y reste engagé à mi-corps. Un effet de profondeur peut être créé par une perspective simulée, des tailles décroissantes de personnages ou éléments de décors. (Wikipedia)

Lundi 9 décembre

Max a eu une crise de coliques néphrétiques dans la nuit. Le petit déjeuner éthiopien que je prends ne passe pas, et c'est en assez piteux état que nous arrivons ver 16h à Addis Abeba. Tamerou nous fait visiter les quartiers résidentiels de la ville et une colline, avec des jardins qui dominent la cité. Il nous a proposé de passer chez lui, où nous verrons sa femme, mais avant il voudrait que l'on visite les bains publics. En fait nous réalisons qu'il aurait voulu se laver avant de rentrer chez lui car il n'a pas d'eau et encore moins de salle de bain. Pour aller chez lui, on prend une piste qui longe des terrains vagues et même peut-être l'aéroport, au bout d'un moment on se retrouve dans une sorte de marigot où des enfants pataugent dans l'eau croupissante, la route fait un coude et nous découvrons une cité de bidonvilles : deux murs de terre mitoyens avec les cases voisines un toit de taule et c'est tout. Il n'y a qu'une pièce à l'intérieur, le lit est caché par un rideau, mais il y a une télé dernier cri avec une multitude de chaines… La femme de Tamerou nous a préparé une indjira que nous dégustons malgré nos états un peu délabrés, mais Alain, qui est seul en grande forme, mange pour nous trois. C'est très poignant de découvrir le dénuement dans lequel vit ce guide avec lequel nous venons de passer 20 jours, nous avons un peu honte de notre luxe et de certains reproches que nous étions tentés de lui faire, et ne regrettons pas le pourboire que nous lui avons donné. Pour le diner nous sommes invités par Abel Seyoum dans un restaurant pour touristes où nous verrons des danses et de la musique typique. Tamerou nous a demandé de ne pas dire à Abel qu'il nous a invités chez lui. Les consignes de l'agence sont certainement de ne pas embêter les touristes en leur montrant la pauvreté, et nous apprécions d'autant plus cette marque de confiance que nous fait Tamerou.

C'est donc sur cette note mitigée que nous quitterons ce pays extraordinaire. Elle résume bien le sentiment que nous avons ressenti avec les Ethiopiens. Nous avons rencontré des personnes très gentilles, très avenantes mais dont la pauvreté en comparaison de notre richesse forme une barrière. Nous retiendrons la beauté époustouflante et la diversité des paysages, l'impression d'être dans un autre monde et une autre époque. Mais il nous faudrait d'autres voyages pour explorer d'autres parties du pays, très différentes, comme le Harar et le sud bien plus chaud … région préférée de Tamerou.

Carte du Siemen



Le trajet

Samedi	16-nov	Adis **Debremarkos**
Dimanche	17-nov	Debremarkos **Bahar Dar**
Lundi	18-nov	Bahar Dar **camp sources**
Mardi	19-nov	camp **Bahar Dar**
Mercredi	20-nov	Bahar Dar **Gondar**
Jeudi	21-nov	Gondar Debark Sanakaber
Vendredi	22-nov	Sanakaber Geeche
Samedi	23-nov	Geech **Chenek**
Dimanche	24-nov	Chenek **Ambiko**
Lundi	25-nov	Ambiko Ras Dashen- **Ambiko**
Mardi	26-nov	Ambiko **Arquazeye**
Mercredi	27-nov	Arquazeye Silkie Mountain **Sona**
Jeudi	28-nov	Sona-**Mekarebia**
Vendredi	29-nov	Mekarebia-**Mulit**
Samedi	30-nov	Mulit- Adiarkay ,4x4 **Axum**
Dimanche	01-déc	**Axum**
Lundi	02-déc	Axum **Hawzen**
Mardi	03-déc	**Hawzen**
Mercredi	04-déc	Hawzen **Mekele**
Jeudi	05-déc	Mekele **Lalibela**
Vendredi	06-déc	**Lalibela**
Samedi	07-déc	**Lalibela**
Dimanche	08-déc	Lalibela **Kombolcha**
Lundi	09-déc	Kombolcha Addis Abeba Flight 23:55